

Notes sur un article du « Times »

Le quotidien *The Times* de Londres, de réputation mondiale, a publié le 20 août 1959 dans sa section « People to watch » un article intitulé *le Fondateur espagnol de l'Opus Dei*. Cet article a, dès sa publication, provoqué un grand intérêt.

Il nous a semblé opportun de faire une mise au point sur différents faits en rapport avec la publication de cet article.

Nous reproduisons ici tout d'abord une traduction du texte anglais.

LE FONDATEUR ESPAGNOL DE L'OPUS DEI

(par un correspondant particulier).

L'Espagne, pays de l'improvisation et des contrastes marqués, révèle son caractère dans la religion comme dans toute autre chose. Le mysticisme de saint Jean de la Croix comme l'esprit militant de saint Ignace y ont leurs racines. Il en est de même d'un nouveau phénomène religieux, une organisation connue sous le nom d'Opus Dei, dont l'influence peut aller aussi loin que celle des deux réformateurs. L'Opus Dei commença avec un jeune prêtre qui s'occupait d'étudiants dans les quartiers populaires de Madrid, voilà une trentaine d'années. C'est maintenant une grande organisation internationale, ayant son siège à Rome, où elle compte quelque trois cents hommes, pour la plupart titulaires de diplômes universitaires, qui y suivent en outre cinq années d'études philosophiques et théologiques; ainsi est formée l'élite d'un corps comprenant maintenant des milliers de personnes et s'étendant sur les quatre continents. Dans ce nombre, il y a environ trois pour cent de prêtres. Les autres sont presque tous des hommes ayant une activité professionnelle. Pour chacun de ses membres, l'Opus Dei — c'est-à-dire l'Œuvre du Seigneur — consiste essentiellement à accomplir sa propre vocation, à utiliser sa propre situation dans la vie, sa fonction ou sa responsabilité comme moyen de consécration à l'idéal chrétien.

Le fondateur et président à vie de l'Opus Dei est Mgr Escriva. Né dans la petite ville de Barbastro (Aragon) en 1902, il fut reçu docteur en droit civil et en droit romain à l'Université de Saragosse, avant de devenir prêtre. Ordonné en 1925, il fut affecté à Madrid. L'Espagne connaissait alors une fermentation politique et sociale. Le P. Escriva put s'en rendre compte de très près : relégation de la religion à la sacristie, marée montante d'anticléricalisme, diffusion du courant marxiste et matérialiste parmi les ouvriers comme chez les intellec-

tuels. Une poignée de libéraux « éclairés » pouvait peu faire pour instaurer un ordre nouveau dans de tels sables mouvants; la troupe des catholiques conservateurs menait une bataille perdue d'avance; et l'aile militante de la droite — comme il arrive toujours en état de guerre — apprenait la violence auprès de ses ennemis.

C'est dans cette atmosphère que le P. Escriva eut l'idée, en 1928 (il avait vingt-six ans), de fonder l'Opus Dei. Il fut bientôt appuyé par un groupe fidèle d'étudiants (principalement de futurs médecins et ingénieurs). Ils n'avaient pas de programme politique ou social, mais étaient décidés à apprendre, comme les premiers chrétiens, à vivre dans un monde en grande partie païen, à le pénétrer. La première résidence de Mgr Escriva, installée à Madrid en 1935, fut naturellement détruite par la guerre civile. Sa vie étant continuellement en danger, il finit par devoir passer les Pyrénées et plus tard reprit son activité en regroupant les membres de l'organisation, en zone nationale, pour un apostolat qui ne lui semblait pas moins nécessaire là que de l'autre côté de la ligne de démarcation.

Aussitôt après la guerre civile, il publia un petit livre, intitulé Camino (Chemin), qui transmet l'essentiel de son enseignement et fut édité sans aucune orchestration mais a été vendu depuis à des centaines de milliers d'exemplaires, et traduit en trente langues, y compris le croate, le roumain, l'arabe et le japonais (1). Ce n'est pas un livre de règles ni un traité méthodique. Ces quelque mille maximes ne se ramènent pas à une direction de vie, mais essaient d'inspirer la réflexion personnelle, de susciter le jugement et l'initiative. La simplicité de la colombe et la sagesse du serpent paraissent se rencontrer dans cette compilation. Des textes, qui peuvent paraître en traduction des lieux communs, s'y trouvent en compagnie d'autres qui relèvent de la sagesse de ce monde ou d'une authentique pénétration spirituelle.

Changement de statut.

Le mouvement grandit en Espagne en même temps que le petit livre commençait d'y faire son chemin. Il reçut alors de grands encouragements du ministère d'Education. En 1941, le mouvement fut reconnu par l'évêché de Madrid et fut autorisé par Rome, à titre d'activité diocésaine, en 1943. La guerre mondiale confina pratiquement ses activités dans un seul pays, où son développement fut sujet à des particularités locales; mais, en 1946, Mgr Escriva transféra son siège central à Rome. Dès lors, l'Opus Dei va connaître un statut et une activité de dimension internationale, dans les domaines les plus divers. Le contact étroit avec la vie universitaire reste en tout cas l'une de ses caractéristiques. Une résidence pour étudiants a été ouverte à Londres il y a cinq ans; une autre sera bientôt établie à Oxford. Et il en est ainsi dans une trentaine de pays différents, y compris derrière le rideau de fer. L'Opus Dei ne publie pas de statistiques sur ses membres et n'encourage nullement un orgueil collectif concernant l'importance des chiffres ou de l'influence. Ses

(1) En France, Chemin est diffusé par les éditions Casterman (N. du Tr.).
Biblioteca Virtual Josemaria Escrivá de Balaguer y Opus Dei

membres ne portent pas d'insigne distinctif, et il est fréquent qu'ils ne se connaissent pas entre eux. Cet anonymat, est-il expliqué, protège de la tentation de fournir « des postes aux amis ».

Telles sont les lignes générales. Pour les compléter, nous avons eu l'avantage d'engager une conversation, dépassant le plan purement informatif, avec le fondateur, et nous avons pu observer l'Opus Dei sous son aspect le plus controversé : tel qu'il est en Espagne.

Humain et heureux.

Mgr Escriva n'a pas encore soixante ans, et l'on pourrait penser qu'il en a dix de moins. Sa caractéristique la plus frappante, en toutes circonstances, est qu'il est un homme absolument normal. Il n'y a rien de fanatique ou de dominateur dans ses manières, aucun de ces traits que l'on attend chez un grand créateur ou un conducteur d'hommes. L'hypothèse de magnétisme personnel ou d'énergie spirituelle spéciale peut être écartée facilement. Il est d'une taille et d'un poids moyen, a un visage assez pâle, arrondi, presque toujours souriant. L'expression de ses yeux bruns est chaleureuse, et l'énergie nerveuse se note chez lui dans la rapidité et la variété de la voix et des gestes. Il est direct et personnel, et s'en tient plus aux impressions essentielles qu'aux données de détail; c'est un homme qui procède à grands traits et par coups audacieux, confiant facilement à d'autres ce qui est secondaire : l'indépendance et la responsabilité des membres est toujours considérée comme très importante. Entouré comme il est de disciples enthousiastes, Mgr Escriva paraît indifférent aux critiques. Il laisse l'impression d'un caractère humain et heureux, ayant beaucoup en commun avec celui de sir Thomas More, qu'il a d'ailleurs choisi comme l'un des saints protecteurs de son mouvement.

Toute entreprise puissante a ses ennemis, et l'Opus Dei ne fait pas exception à la règle. Il n'est pas surprenant que la controverse s'élève le plus en Espagne, non seulement parce que le tempérament espagnol y tend, mais aussi parce que l'Opus Dei est né à l'aube de la guerre civile dans ce pays et y a existé depuis sous une censure officielle et omni-présente. Quand, dans un tel brouillard, s'insère un mouvement ouvertement clandestin, l'aspect qu'il prend, même dans les esprits les plus normaux, peut être très imaginaire. Certains Espagnols peuvent ne voir dans l'Opus Dei qu'une pieuvre sectaire accaparant les postes universitaires dans tout le pays; d'autres le considèrent comme un groupe de néo-phalangistes complotant pour la restauration de la monarchie selon leurs vues; d'autres enfin comme le soutien principal du gouvernement du général Franco depuis le remaniement de 1957.

Le domaine de la « classe moyenne ».

En ce qui concerne la politique, en théorie aucun dogmatisme ne caractérise les membres de l'Opus Dei. Les principales personnalités semblent se répartir entre partisans des Basques et du général Franco et monar-

chistes de droite. En tenant compte de la difficulté qu'il y a à identifier les membres de l'Opus Dei, on peut avancer avec quelque certitude qu'aucun d'eux n'a signé les diverses pétitions importantes qui ont été présentées au général Franco ces dernières années pour une amnistie politique ou autre chose semblable. Le principal domaine de leur activité en Espagne est la classe moyenne.

L'accusation selon laquelle l'Opus Dei cherche à s'emparer du pouvoir dans les universités est repoussée avec une véhémence qui n'est pas hors de tout soupçon. Mais il semble juste de dire que l'Opus Dei s'occupe de ce qui est de son ressort, qu'il ne considère pas les distinctions académiques comme le seul critère valable pour un poste universitaire et qu'il se regarde comme le gardien zélé de l'orthodoxie religieuse.

Il reste un fort noyau d'objections quant à des aspects spécifiques du mouvement. Son caractère clandestin est certainement une cause majeure d'irritation. L'argument selon lequel cette clandestinité est en fait de l'humilité, mais vue de l'extérieur, ne convainc pas toujours. Il y a aussi l'irritation qui est naturelle à l'égard de toute attitude signifiant « je suis plus saint que toi », bien que sans aucun doute Camino fasse de son mieux pour éviter une telle tendance.

En fin de compte, Mgr Escriva veille sur l'enfance d'un mouvement qui a l'histoire devant lui. Peu de fondateurs religieux reconnaîtraient leurs fils, du premier coup d'œil, après un siècle environ. Ce qu'ils laissent après eux, c'est une famille semblable à n'importe quelle autre, avec ses variations, et ses retours aux sources. L'œuvre de Mgr Escriva est d'avoir formé un corps d'hommes mûrs, appartenant à des nombreuses nations, inspirés par des principes à la fois nouveaux et élémentaires.

L'ÉDITION DU TIMES INTERDITE A MADRID

The Times du 24 août, page 7, publiait la nouvelle suivante :

Une édition du *Times* interdite à Madrid

(de notre correspondant).

Madrid, 23 août.

La vente de l'édition du *Times* datée de jeudi semble avoir été interdite à Madrid. Un Américain, entre autres lecteurs du *Times*, nous a informé hier de ce qu'il avait téléphoné à l'organisation qui, à Madrid, est chargée de distribuer chaque jour les journaux étrangers aux kiosques, pour demander si des exemplaires de cette édition pouvaient être acquis quelque part. Il lui fut répondu par l'agence que cette édition de jeudi du *Times* était interdite et qu'aucun exemplaire ne pouvait en être vendu. Aucune raison ne fut donnée pour cette interdiction, qui a dû être décidée par un ordre officiel. On peut présumer que les autorités n'ont pas approuvé l'article sur les activités de l'organisation catholique romaine Opus Dei en Espagne.

Trois jours plus tard (27 août, page 7), le même journal publiait une nouvelle dépêche de son correspondant à Madrid :

Le *Times* retenu par un censeur de Madrid
(de notre correspondant).

Madrid, 26 août.

Il nous a été déclaré aujourd'hui au ministère de l'Information que notre dépêche, publiée dans le Times de lundi, selon laquelle l'édition du 20 août de notre journal avait été interdite, était inexacte. Cette édition a été seulement « retenue », afin que l'article sur l'organisation catholique romaine Opus Dei pût être étudié par le Directeur général de la Presse qui ne se trouvait pas alors à Madrid; l'édition ne pouvait pas être mise en vente tant qu'il n'avait pas approuvé son contenu.

Le porte-parole du ministère nous a informé de ce que l'édition de lundi, dans laquelle il a été fait mention de « l'interdiction », et qui n'était pas en vente jusqu'à maintenant avec les autres journaux de Londres, pouvait être obtenue dans les kiosques. L'édition du 20 août a également été mise en vente aujourd'hui.

PRÉCISIONS SUR L'INFORMATION DU *TIMES*

L'on ne prend pas assez garde à cette observation fondamentale, attribuée à Napoléon, selon laquelle, pour gagner une bataille, il faut d'abord l'information, en second lieu l'information, et en troisième lieu l'information. L'empereur lui-même eut l'expérience tragique de la vérité de son conseil, puisqu'il fut vaincu à Waterloo précisément parce qu'il manquait d'information.

Les Anglais, vainqueurs en ce début du XIX^e siècle, sont parvenus à maintenir leur suprématie pendant tout un siècle; ils ont été fidèles au conseil de Napoléon et peuvent, non sans raison, s'enorgueillir d'être le peuple le mieux informé du monde, et de disposer des meilleurs journaux.

Tout récemment, ils ont donné une leçon de grand journalisme en publiant, dans l'édition du *Times* datée du 20 août 1959, le texte que nous reproduisons ci-dessus.

Dans la série en question, due pour la majeure partie à des correspondants du journal dans divers pays, sont présentées les personnalités importantes de la vie actuelle de plusieurs nations. En cherchant un personnage espagnol à examiner et à discuter, les responsables de la série l'ont bien choisi: Mgr Escrivá de Balaguer, fondateur et président général de l'*Opus Dei*. Techniquement, ce choix est un coup magistral, puisqu'il a amené le journal à donner des informations sur une personnalité espagnole qui, en créant une institution maintenant universelle, l'*Opus Dei*, est devenue matière à *headlines* pour la presse mondiale.

En effet, il suffit de relire la presse de ces dernières années pour

voir la fréquence et l'ampleur avec lesquelles on parle de l'*Opus Dei* : dans les journaux et les revues, les magazines et les bulletins d'information, dans tous les pays et dans toutes les langues. Voilà à peine trois ans, par une nuit glaciale de 1956, lorsque les eaux du Rhin charriaient de gros glaçons, j'eus à prendre très tôt, à Mannheim, le « Taunus Express », qui venait d'au-delà du rideau de fer. Pour observer ceux qui sortaient de ce monde, si proche et si lointain du nôtre, je montai dans le wagon yougoslave, qui amenait des voyageurs de Belgrade. Dans la faible lumière somnolente, au milieu de cette longue nuit d'hiver, j'eus la curiosité de feuilleter un exemplaire de *Borba*, le journal de Tito. Je pressentais — étant donné l'intérêt journalistique qu'éveillait alors l'Espagne — que j'allais trouver quelque chose sur l'*Opus Dei*, bien que je ne connusse pas cette langue serbe. J'avais raison. Les deux mots latins qui m'intéressaient étaient plusieurs fois répétés dans un long article ; et en me le faisant traduire ensuite, je pus constater combien l'information y était défectueuse sur les événements politiques espagnols d'alors. C'était un de ces articles sectaires et maladroits si nombreux, de ceux qui contribuent malheureusement trop à déprécier la presse en tant que source d'information.

Au contraire, la grande presse anglaise a été sobre dans ses références à l'*Opus Dei*. Exceptionnellement, dans un long article, également « spécial », du *Times* du 19 septembre 1957, intitulé « Stresses in Spain » et consacré à la conjoncture espagnole, une notable mention de l'*Opus Dei* fut faite. Quelques jours après, le *Times* publiait une lettre du conseiller de la branche anglaise de l'Institut, qui rectifiait quelques erreurs de l'article en question. L'*Opus Dei*, était-il précisé, « n'est pas une *organisation semi-secrète et politico-religieuse* », mais « un Institut séculier de l'Église qui a reçu l'approbation définitive et publique du Saint-Siège par le décret *Primum inter Instituta* du 16 juin 1950 ». L'activité de l'*Opus Dei* est essentiellement et éminemment spirituelle, religieuse, apostolique ; il laisse toute liberté à ses membres dans l'exercice de leurs activités politiques.

Cette preuve d'honnêteté professionnelle et de sérieux dans l'information contraste avec la légèreté d'autres journaux célèbres, qui, abordant ces thèmes en manquant d'information, refusent ensuite le minimum de réparation due : la publication d'une rectification lorsqu'elle est demandée.

C'est donc à un bon test que s'est soumis le *Times* en présentant la figure de Mgr Escriva en tant que fondateur de l'*Opus Dei*.

La première impression produite par la lecture de ce long article — près de deux mille mots — est celle d'une excellente technique journalistique. Avant tout, l'on a pris soin de réunir une grande quantité d'informations, et il a même été fait appel au contact personnel, pour arriver à une impression directe de la physionomie humaine du fondateur. Puis ces matériaux ont été ordonnés, la partie purement descriptive, ou d'exposition, a été séparée de la partie critique. Et pour cette dernière, l'on a centré

la question sur le thème éminemment journalistique de l'influence de l'*Opus Dei* dans l'Espagne de ces dernières années.

Une difficulté de fond tenait au fait que Mgr Escriva de Balaguer est prélat de l'Église catholique et que son œuvre est une institution reconnue canoniquement par Rome. Or, le *Times* doit demeurer fidèle à sa tradition anglicane, et s'adresse de plus à un monde fort déchristianisé. Il est hors de doute que la solution a été parfaite. Mgr Escriva a été placé dans la lignée des grands fondateurs religieux espagnols, de l'esprit mystique de saint Jean de la Croix et de l'esprit militant de saint Ignace de Loyola. Il a été aussi comparé, en raison d'une forte ressemblance, à l'Anglais sir Thomas More : un saint pour les catholiques, en tout cas une illustre figure exemplaire pour l'Angleterre. Cela fait, il n'était pas difficile de dire sobrement, et intelligemment pour un public non croyant, en quoi consiste l'esprit qui anime l'*Opus Dei* : vivre l'idéal évangélique au milieu du monde, comme les premiers chrétiens.

*
* *

La dernière partie de l'article que nous commentons est consacrée à l'analyse des répercussions politiques et sociales de l'action de quelques hommes de l'*Opus Dei* en Espagne. Un sujet si controversé ne pouvait être abordé en si peu de lignes. Peut-être est-ce pour cela que le correspondant perd là de son élévation et s'embrouille dans ces questions, sans rien dire qui soit clair ni apporte du nouveau. Cela le fait tomber dans des erreurs et, peut-être malgré soi, pencher du côté de ceux qui, par mauvaise foi ou par ignorance, défigurent la réalité, exclusivement spirituelle, de l'œuvre de Mgr Escriva.

Avant tout, il est dommage de constater que l'auteur de l'article paraît accepter, au moins en partie, l'opinion selon laquelle l'*Opus Dei* est clandestin, ce qui est, déduit-il une « cause majeure d'irritation ». Je ne crois pas exacte cette considération. Ce qui irrite les ennemis de l'*Opus Dei* — ses véritables ennemis sont ceux de l'Église catholique — n'est pas cette prétendue clandestinité (discretion serait le mot exact), mais bien l'efficacité de son activité apostolique. Car cette clandestinité n'existe pas, comme on le voit clairement en lisant les deux premières parties de l'article du *Times*.

Comment peut-on, en effet, appeler clandestine une institution connue de tous dans le monde entier, dont on peut rencontrer les Supérieurs en public, dont les centres sont ouverts à tous et dont les membres ne nient jamais leur appartenance à l'Institut? Comment peut-on appeler clandestine une société qui agit toujours dans le cadre des lois de chaque pays où elle se trouve, avec le plus loyal respect des autorités?

L'insécurité de l'auteur de l'article, lorsqu'il pénètre sur ce terrain critique, soumis à la pression de l'ambiance hostile que l'on rencontre dans certains milieux espagnols, le mène à qualifier, en conclusion, l'activité de l'*Opus Dei* d'« ouvertement clandestine ».

tine ». Cela me rappelle une conversation, entendue à Paris il y a quelques années, à propos des activités d'un militaire du service d'espionnage. Cet homme s'adressait à un compatriote, ayant une situation honorable dans la société française ; en se présentant, il lui dit qu'il était officier et était chargé d'espionner les activités des terroristes. Il lui fut aussitôt répondu : « Vous étiez un espion, mais vous avez cessé de l'être à partir du moment où vous vous êtes déclaré tel. »

Sans prendre parti, le *Times* mentionne le fait que, pour l'*Opus Dei*, le silence et cet anonymat dans l'action des membres correspondent à leur désir de vivre l'humilité et de fuir toute tentation de pouvoir et d'orgueil collectifs. Il est difficile de comprendre cette réalité profonde d'une vertu authentiquement chrétienne — toute la gloire pour Dieu, non pour l'individu ni pour des institutions humaines — et cela vient de ce que l'on n'a pas compris préalablement le caractère essentiel de l'apostolat de Mgr Escriva et de l'*Opus Dei*.

Les activités universitaires et politiques que mentionne le correspondant sont, comme toute autre activité humaine, les manifestations des libres engagements personnels des membres connus de l'*Opus Dei*, de citoyens dont le statut social et civique est également connu publiquement, et qui, en leur qualité de citoyens, agissent avec la plénitude de leurs droits et dans le plein exercice de leur responsabilité.

Dans l'activité de ces hommes, il n'y a aucune clandestinité. Ce sont de libres engagements personnels qui n'ont rien à voir avec l'apostolat de Mgr Escriva ni celui de l'*Opus Dei*. Il n'y a pas non plus de clandestinité dans le labeur — uniquement d'ordre spirituel, religieux — de Mgr Escriva, ni dans celui de l'*Opus Dei*, qui est de semer l'amour et la paix pour tous les hommes.

C'est en fonction de cette pleine et exclusive responsabilité des membres de l'*Opus Dei* dans leurs activités publiques, politiques, sociales, financières, professionnelles, etc., que les professeurs de l'Université espagnole appartenant à l'*Opus Dei* assument eux-mêmes la responsabilité de leurs activités et de leurs conséquences. C'est à eux que s'adresse la critique, que leur fait le correspondant spécial du *Times*, de chercher à « s'emparer du pouvoir dans les universités ».

Antonio Fontan, professeur de l'Université espagnole, a déjà répondu dans cette revue à cette opinion, qui se présente comme une accusation (1).

De plus, un cas concret a été discuté publiquement, lorsqu'il a fallu démontrer les fausses accusations de M. Indalecio Prieto, formulées à propos de la récente provision d'une chaire à la Faculté de philosophie de l'Université de Madrid (2).

Ce fait, d'ailleurs, que la seule littérature consacrée à ces sujets

(1) « Problèmes actuels de l'Université espagnole », la *Table Ronde*, mai 1950.

(2) Cf. notre « Réponse à Indalecio Prieto », la *Nation française* (1950).
Bibliothèque Josémaría Escrivá de Balaguer y Opus Dei

soit publiée hors d'Espagne, en France notamment, à Porto Rico, en Argentine ou au Mexique renforce l'opinion du *Times*, exprimée dans l'article que nous commentons, selon laquelle les critiques adressées en Espagne à l'*Opus Dei* — à l'action libre et personnelle de ses membres, précisons-nous — seraient inexplicables si l'on ne tenait pas compte de l'atmosphère de confusion dans l'information, créée par l'application implacable de la censure depuis déjà plus de vingt ans.

Le correspondant paraît aussi suggérer que les « imaginations » suscitées dans l'esprit des Espagnols sont dues en partie au « brouillard » ambiant, produit de cette censure stricte. Mais la vérité, tôt ou tard, s'ouvre un passage dans le brouillard.

La note du *Times* du 24 août sur l'interdiction de son édition à Madrid dit : « on peut présumer que les autorités n'ont pas approuvé l'article sur les activités de l'organisation catholique romaine *Opus Dei* en Espagne ». Cela laisse entrevoir que le sujet seul de l'article et son titre étaient suffisants pour empêcher sans plus la distribution du journal.

Dans la note ultérieure, du 27 août, le correspondant du *Times* à Madrid a recueilli l'explication officielle de l'affaire : « Cette édition a été seulement retenue, afin que l'article sur l'organisation catholique romaine *Opus Dei* pût être étudié par le Directeur général de la Presse, qui ne se trouvait pas alors à Madrid. »

Naturellement, d'autres commentaires et d'autres explications que cette tardive déclaration officielle circulaient parmi les journalistes anglais.

En tout cas, on voit que ce n'est pas précisément l'Institut qui cherche à créer des difficultés aux informations le concernant, bien qu'il ne fasse pas non plus de propagande de style profane, pour les raisons déjà mentionnées de recherche d'une humilité commune.

D'autre part, il ne faut pas oublier non plus que certains, en Espagne, précisément ceux qui sont les plus irritables devant le fait d'un authentique réveil religieux, désirent fortement que l'on ne touche pas à la légende qui a été forgée ces dernières années en ce qui concerne les catholiques et la provision des chaires dans l'Université espagnole.

Les catholiques militants avaient systématiquement été écartés de l'Université espagnole depuis la fin du XIX^e siècle. Un véritable monopole s'exerçait dans le sens contraire. Ce monopole vola en éclats sous les coups de la violence de révolutionnaires espagnols athées, bien avant que les catholiques n'aient pensé, dans l'exercice de leurs droits et de leurs responsabilités, aux problèmes de la restauration de la vie universitaire à partir de 1939.

Dans cette tâche, les professeurs appartenant à l'*Opus Dei* sont une minorité parmi les centaines d'autres qui proviennent des secteurs les plus divers du catholicisme espagnol : Action catholique, Association catholique nationale de Propagandistes, Fraternité des Saints Côme et Damien, Congrégations mariales, etc. Cette pénétration massive des catholiques militants n'a d'ailleurs pas empêché l'entrée dans l'Université de personnes relevant

d'idéologies également diverses : phalangistes, populistes, socialistes, autonomistes catalans, etc.

A ce propos, j'ai eu l'occasion d'entendre la réaction de Mgr Escriva, un jour que le thème était abordé en sa présence pendant une réception de l'ambassade d'Espagne près le Saint-Siège, au printemps de 1950. Dans un des salons du palais romain de la Piazza di Spagna, je conversais avec l'archevêque de Valence. L'ambassadeur, lui aussi professeur d'Université, s'approcha et nous nous mîmes à parler de cette « prise de pouvoir » dans l'Université, lorsqu'au même moment nous vîmes tous les trois devant nous Mgr Escriva. Le commentaire rapide et incisif du fondateur de l'*Opus Dei* fut le suivant (je répons de l'exactitude de la pensée, non de celle des mots) : « Vraiment, il est difficile de comprendre que des hommes jeunes, doués, de situation sociale aisée, laissent toutes les choses de ce monde pour se donner à l'Église, et ne se préoccupent plus désormais que d'occuper injustement — compromettant ainsi leur âme — un poste de professeur dans une petite Université de province, avec un salaire misérable ! »

L'*Opus Dei* n'a pas de raison de se préoccuper spécialement de ces problèmes de chaires universitaires, car là n'est pas sa mission, et il n'a pas été fondé pour cela. Son esprit universel a un domaine suffisamment vaste dans l'entreprise surnaturelle de conquérir les âmes pour Dieu et dans la formation spirituelle des membres de l'Institut, répandus sur tous les continents, appartenant à toutes les races et parlant toutes les langues.

Comme nous l'avons déjà dit, cette partie critique de l'article du *Times* sur le fondateur de l'*Opus Dei* perd de l'élévation et de la grandeur du début, en présentant erronément le premier Institut séculier — qui est déjà l'une des plus nombreuses institutions « de perfection » de l'Église catholique, avec une expansion réellement prodigieuse — comme si c'était une société à buts humains. Pour cela aussi, en centrant la critique sur certains aspects très circonstanciels, on court le danger de faire paraître l'Espagne de ces dernières années comme un pourrissoir d'où le fondateur de l'*Opus Dei* aurait dû fuir pour se consacrer à une tâche universelle. Malheureusement, c'est effectivement l'impression que certains ont eue à la lecture de cet article, lequel, malgré la dureté des critiques, est d'un bout à l'autre très digne à l'égard du régime espagnol actuel, et respectueux des gloires catholiques de l'histoire d'Espagne.

Il y a peu à rajouter aux lignes magistrales dans lesquelles l'auteur présente la physionomie humaine du fondateur de l'*Opus Dei*. Le « correspondant spécial » du *Times* ne peut dire plus et mieux en moins de mots. Nous voudrions seulement rappeler, en l'appliquant à Mgr Escriva de Balaguer, cette belle pensée d'un poète anglais : « De même que l'homme juste œuvre en justice, l'homme de grâce fait tout ce qu'il fait avec la grâce. »

RAFAEL CALVO-SERER.